Le vrai Paris [suite]

Autor(en): **Bovet, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **18 (1917)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-763959

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE VRAI PARIS

(Suite.)

Dimanche 8 avril; jour de Pâques. Dès le matin, et d'heure en heure, les journées s'emplissent d'idées et d'émotions, si bien que le soir, au moment de récapituler, il me semble boire à une coupe trop pleine. Hier, chez les Mille, ce fut tout l'après-midi un défilé de belles intelligences: poètes, penseurs, diplomates; une femme en deuil, que je contemple sans oser presque lui parler: elle est la fille d'un des plus grands libérateurs de la pensée humaine, et son fils, qui vient de tomber, était déjà un maître dans la nouvelle génération. Conversation particulièrement intéressante avec Sr., dont le livre récent, sur la morale de Kant et la morale humaine, est peut-être un peu dur, un peu systématique, mais combien suggestif! Nous finissons par nous rencontrer, au-delà de tous les dogmes, dans cette idée d'un Dieu en devenir dans l'humanité; au lieu de disputer vainement sur ses origines et sur sa loi, tâchons de le libérer en nous, comme Michel-Ange dégageait d'un bloc de marbre la figure préexistante de son rêve.

Hier soir, j'ai revu l'ami A., naguère professeur de sociologie, aujourd'hui sous-lieutenant dans un régiment de la „division de fer". Pour cette brève étreinte de nos mains, il a obtenu un congé de quelques heures. La croix de guerre; très bien remis d'une blessure de grenade; plus souple et plus vigoureux que jamais, avec cette chaude intelligence qui me ravit. Il trouve moyen de continuer ses études dans la tranchée, avec de l'eau jusqu'aux genoux. „On s'habitue à tout". Je lui demande s'il est vrai (ainsi qu'on l'affirme chez nous) que l'armée française ait jugé nécessaire d'adopter le *Drill.* Il répond: „Oui et non; sans doute nous avons modifié notre discipline; mais rien ne se fait sans l'entière compréhension, sans l'adhésion intelligente du soldat. Donc, rien d'inutile, rien pour l'œil; l'obéissance est dans la confiance méritée. J'obtiens tout de mes hommes, *en expliquant.* Derrière moi, sous la mitraille, sous les obus, ils sortent de la tranchée *au pas,* pour conserver la direction; mais, vous le voyez, dans la rue, pas un officier qui songe à exiger le salut. L'ordre dans la fraternité, sans façade." Moi-même, il me semble quitter un frère, quand nous brusquons l'adieu pour ne pas nous attendrir.

Ce matin de Pâques, après une promenade au Bois, ensoleillée et méditative, déjeuner chez les Bl., où je retrouve, guérie de sa rougeole, la gracieuse Annette, dans la lumière de ses cheveux blonds. Au bout de la table, les plus petits, tout à la joie d'avoir leur papa rentré du front, ont des rires en fusées folles. La mère sourit tendrement devant ce bonheur que menace un prochain départ. Je songe aux enfants allemands, que la disette éprouve, eux, les seuls irresponsables dans un pays dont les chefs s'obstinent au mensonge de l'orgueil déçu. Comment expliquer que ces chefs, devant les faits, crient encore à l'attentat concerté, qu'ils affirment encore la victoire prochaine, et comment peuvent-ils, devant la proclamation répétée et solennelle du principe des nationalités, prétendre que l'Allemagne soit menacée dans son existence? Telles sont les questions qu'on me pose chaque jour; et je réponds: Cette guerre devait durer trois mois au plus, et supprimer toute discussion par le succès foudroyant, définitif; elle devait imposer au monde la vérité allemande, l'ordre allemand. En vue de cet immense effort, on a inoculé pendant trente ans, au peuple entier, certaines théories, on a rabaissé son idéal aux seules considérations économiques, on a gagné sa confiance par une administration impeccable, on a étouffé son sens critique en le désintéressant des moyens pour ne montrer que le but. Qu'importait la manœuvre du déclenchement, et la violation de la Belgique, puisqu'il y avait au bout... le repas du lion? Mais l'effort a avorté et dès lors le mensonge initial a développé toutes ses conséquences, inexorablement. Pour chaque nouvel échec, pour chaque nouvel adversaire, il a *fallu* ajouter l'illusion à l'illusion, car au plus petit aveu c'est le système entier qui s'effondre, c'est la monarchie à vau-l'eau. Comment le Chancelier pourrait-il formuler des buts de guerre? Affirmer la volonté des annexions, c'est légitimer le soulèvement du monde civilisé; renoncer aux annexions, c'est avouer la défaite; il vit au jour le jour, dans l'espoir de quelque chance inouïe, mais en réalité à la merci d'un accident. Et c'est pour renvoyer une échéance désormais pourtant fatale que les enfants allemands ont à souffrir la faim; il ne faut pas que chose aussi triste se répète jamais.

A six heures, chez Mme D., réunion très animée où l'on parle surtout des conditions de paix. Vu la situation de la maîtresse de maison, ses relations d'amitié avec de hauts personnages, la

discussion est particulièrement intéressante. Les opinions divergent, c'est clair; mais je constate que personne ne songe à annexer un mètre carré de territoire allemand (la question d'Alsace-Lorraine n'est pas une annexion). Plusieurs distinguent entre l'indemnité de guerre, écrasante et peut-être inopportune, et les réparations nécessaires pour le territoire dévasté. Le plus gros problème est celui de la politique intérieure de l'Allemagne; *avec qui aura-t-on à traiter?* J'expose le cas de X., Allemand domicilié en Suisse, nettement hostile à son gouvernement et qui pourtant, par patriotisme, se refuse à l'attaquer d'une terre étrangère; on le comprend; mais on comprend aussi le cas de Fernau, qui se fait au contraire un devoir de dire bien haut ce qu'il croit être le sentiment des démocrates allemands. Devant l'opinion officielle, subie (ou partagée?) par la masse, le silence de plusieurs, et les protestations de quelques républicains, que faut-il croire? Quand on reproche aux Français de ne pas dire nettement leur décision de respecter tous les *droits* du peuple allemand, on oublie une chose: c'est qu'ils ne savent pas, et ne peuvent pas savoir, qui ils ont devant eux; jusqu'à quel point le peuple allemand a-t-il été trompé? On parle de révolution; est-elle désirée? est-elle possible? Toutes les hypothèses sont soutenables; mais quelle sera la réalité, quel sera l'*esprit* de demain? Dans d'autres milieux j'ai entendu soutenir (rarement il est vrai) l'inaptitude psychologique des Allemands à la liberté politique; je proteste toujours, avec énergie; en Europe il n'y a pas plus de races maudites que de races décadentes; résistons aux légendes scientifiques et ne faisons pas de Chamberlain à la française! Il y a des „retards" historiques, qu'on rattrape en trois pas; il y a des différences de mentalité dont il faut chercher la synthèse. Qu'on ne juge pas une nation d'après ses journaux, d'après ses seuls écrivains, ni même d'après son silence. Je crois aux miracles du peuple, en Allemagne aussi bien qu'ailleurs. — Au total, mon impression est que la grande majorité en France est fidèle aux principes de 1789: respect de toute volonté nationale, à condition que cette volonté s'affirme sincèrement et qu'elle respecte elle-même les droits supérieurs du monde civilisé. Telle est bien aussi la politique de Wilson. L'avenir du peuple allemand n'est donc plus dans son épée, ni dans celle des Alliés; il est dans son adhésion à la cause du Droit.

Jeudi 12 avril. Ce qu'on pense des neutres et de la Suisse en particulier? Quand les neutres mêmes sont si peu d'accord entre eux, il ne faut point s'étonner des opinions des belligérants, souvent difficiles à démêler derrière la courtoisie... et la curiosité. Sur la neutralité politique de la Suisse comme Etat, l'opinion semble à peu près unanime: elle est conforme aux traités; elle est nécessaire; il faudrait l'inventer, si elle n'existait pas. Il y a la reconnaissance, très vive et même fort exagérée, pour notre „bienfaisance", mais il y a aussi les fameuses „affaires", il y a la contrebande que certaines imaginations grossissent démesurément et il y a enfin, de notre part, certaines gaffes dont il faudra reparler après la guerre. D'autre part, chez beaucoup de belligérants (en tous pays) il y a l'impossibilité de comprendre la psychologie des neutres en tant qu'individus. Sans doute, quand nous „protestons", notre opinion compte double; mais si nous protestions à chaque instant, nous franchirions un jour les limites de cette neutralité politique dont on reconnaît pourtant qu'elle est nécessaire. Nous souffrons en silence, tout en sachant que ce silence est peu glorieux; la souffrance en est plus profonde; peut-être aussi plus féconde pour l'avenir... Je suis de ceux qui croient à une mission de la Suisse, bien que certains chefs veuillent nous ravaler à la modestie du pain quotidien. Mission ardue de combattre les instincts, de rapprocher un jour les frères ennemis. C'est un *devoir* vis-à-vis de nous-mêmes, qui devons tant aux peuples voisins; et c'est un *droit* aussi que nous pouvons revendiquer vis-à-vis de tous les chauvins.

Il faut s'expliquer une bonne fois sur ce droit. Admettons que plusieurs sont neutres par prudence, par calcul; admettons certaines erreurs...; que le peuple entièrement irréprochable dans toutes ses parties nous jette la première pierre! Et nous sommes en Suisse quelques milliers qui ne nous solidarisons ni avec les pleutres, ni avec les excités, mais qui gravissons douloureusement notre chemin à nous. Nous ne sommes pas avec la France par parti-pris de „race", par haine de l'Allemagne; nous sommes avec elle par amour de l'humanité, comme nous serions contre elle le jour où elle renierait 1789. Neutres en tant que citoyens d'un pays neutre, nous ne prétendons pas l'être en tant qu'individus; nous ne sommes donc ni des juges, ni des arbitres; nous sommes des croyants, des naïfs peut-être, qui marchons vers l'aurore d'une

justice *humaine.* De la neutralité imposée à notre pays par son histoire, par son caractère et par ses traités, nous essayons de faire pour chacun de nous une vertu agissante, qui sauvegarde le demain au milieu des ruines d'aujourd'hui. Cette „neutralité"-là est un *combat* de tous les jours, au-dedans de nous et autour de nous. Les belligérants ont leurs deuils sanglants, mais nous avons nos deuils secrets, de chères amitiés brisées, sans provocation, par nécessité morale. Nous luttons chaque jour, dans les tranchées intellectuelles, contre des influences plus délétères que les gaz asphixiants. Nous ne défendons pas un foyer, ni aucun drapeau visible; nous nous battons pour *demain,* pour une Europe à venir. En agissant ainsi nous obéissons à une conviction si impérieuse, que nous ne désirons aucune récompense; mais du fond de notre âme labourée par une douleur européenne, nous avons du moins le droit de dire au vainqueur: „Que ta paix soit pour *tous* une libération!"

J'ai rencontré ici ou là, chez tel collègue et ami, un accueil réservé, presque froid. Je ne saurais en vouloir à personne d'un état d'âme qui s'explique; mais impossible aussi de mendier la confiance. Il faut tenir bon, en attendant une heure plus juste, où l'on verra enfin tout ce qu'ont surmonté les démocrates de la Suisse allemande en affirmant nettement leur conviction, et combien ils collaborent aux devoirs qui s'imposeront demain.

Vendredi 13 avril. Décidément l'hiver s'obstine. L'an dernier, à pareille date, le Luxembourg verdissait déjà; cette année nous avons chaque jour des bourrasques de neige. Au lieu de flâner dans la rue, on s'engouffre dans les souterrains du Métro; fort intéressants d'ailleurs. Dans toutes les stations très fréquentées (et par exemple à l'Opéra!) je ne me lasse pas d'admirer la tenue du public: on monte et descend les escaliers, on traverse les longs corridors en courant, mais sans heurts; la foule n'est jamais cohue; on fait queue, sans aucune poussée; les bons mots abrègent l'attente. A voir cet ordre, qu'on retrouve aussi dans les trams (sortie et entrée des voyageurs, pas de surcharge), ordre spontané devenu une habitude toute naturelle, sans „organisation", je songe aux trams zuricois souvent pris d'assaut, où l'on s'empile, en dépit de tout règlement et de toute discipline démocratique. C'est un détail, mais on pourrait en citer bien d'autres, et se demander ce qu'on fait chez nous pour l'éducation de la foule.

Mercredi soir, dîner chez les H.; un mot amène la conversation sur les „atrocités"; sujet pénible entre tous, et où je ne puis que me taire; sans doute, la terrorisation systématique est avérée; et si, de cent faits racontés, vingt seulement sont authentiques, cela suffit à légitimer toutes les indignations. J'admets cette proportion, mais voici le *hic:* de chaque histoire colportée, en son particulier, on ne sait si elle appartient à la série des faits certains ou à celle des exagérations et inventions. Le sens critique ne saurait capituler, et l'historien doit se méfier de son cœur; d'où un tiraillement douloureux. D'ailleurs, pourquoi anticiper sur un triage qui se fera peu à peu, quand on a déjà ces faits indéniables: l'invasion de la Belgique, le bombardement de Notre-Dame, le Lusitania, les déportations belges, les crimes avoués dans les „carnets", et enfin les dévastations en Champagne? Pourquoi quitter ce terrain solide pour s'aventurer dans des fondrières? Telle est bien l'opinion du maître de maison, esprit judicieux par excellence, qui formule d'une voix douce quelques vérités plus efficaces que tant de récits problématiques. Sa fille, dont la science n'altère en rien la fraîcheur et la simplicité, est fort indignée d'une lettre parue dans le *New York Herald,* contre la Suisse, et d'ailleurs anonyme. Qui donc peut chercher à nous brouiller avec les Etats-Unis? Dans ce milieu H., si sympathique à mon pays, où l'on nous estime non point pour la „bienfaisance", mais pour des raisons plus solides, on est fort préoccupé de notre avenir économique après la guerre. Chez nous, il ne semble pas qu'on y songe assez, ni qu'on soit très perspicace dans le choix ou dans le maintien de certaines personnalités. On s'obstine en des illusions, en des erreurs qui pourraient coûter cher.

A propos de dévastations: j'ai passé une soirée en tête-à-tête avec le député M., qui partait le lendemain en mission dans la contrée ravagée. Sa loyauté sait unir, d'une façon peu ordinaire, la solidité des convictions au sens critique le plus aigu. Il disait: „Ces dévastations dont on parle tant, je demande à les constater; ça se réduit peut-être à des mesures d'ordre purement militaire, et dans ce cas il n'y a rien à dire. Efforçons-nous d'être justes; il nous faut des faits et non de la littérature. Je suis soldat; nous allons voir." — Et bien, il a *vu;* sa conviction est faite; elle a pour moi plus de poids qu'aucune autre; il déclare que l'œuvre

de destruction, systématique, méchante et inutile, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Quel „intérêt militaire“ peut-il y avoir, par exemple, à couper les arbres d'espaliers, en laissant les murs debout? à semer les machines infernales, dont l'une a fait sauter l'Hôtel de ville de Bapaume? C'est toujours la même erreur psychologique de l'Etat-major allemand: il s'imagine terroriser et il ne fait qu'enraciner plus profond la ferme volonté d'en finir à jamais avec un pareil système.[1])

Hier jeudi, déjeûner très vivant chez Mme S. V. D'abord un peu perdu dans tout ce beau monde, j'ai aperçu Mme Cz., une amie sûre, qui m'a mis en main le fil d'Ariane; nul ne sait mieux qu'elle analyser un caractère en quelques mots; elle sait beaucoup, comprend tout et devine le reste. A table, il fut surtout question de l'Italie; voilà vingt-cinq ans que je suis de près l'évolution des rapports franco-italiens. Quel chemin parcouru depuis le temps de Crispi et d'Aigues-Mortes! Certes, outre la différence des mentalités, nécessaire et féconde, il y a encore de part et d'autre bien des préjugés et des ignorances à dissiper; mais enfin le grand pas est fait; les deux sœurs se sont retrouvées; on peut les aimer toutes deux, sans craindre de faire tort à l'une ou à l'autre. Où est-il le temps où tels savants des deux pays se résignaient à analyser les causes de la „décadence des races latines“? J'ai vécu cette époque et suis d'autant plus heureux de vivre le jour d'aujourd'hui.

Quant à l'Angleterre, l'an dernier, on entendait encore à Paris plus d'une critique. Maintenant c'est l'admiration entière, la confiance complète. A juste titre. En août 1914, quand les chefs de la „petite armée anglaise“ louèrent des appartements, à Calais, à Dunkerque, pour trois ans, nous avons tous souri, sans parler de de la grosse hilarité allemande. Eux seuls avaient vu juste. Vraiment la guerre anglaise n'a commencé que ce printemps. Quand on lit les discours de Lloyd George, ou certains communiqués anglais („nous avons ramené un prisonnier“ — „quinze de nos

---

[1]) Depuis mon retour en Suisse, j'ai appris, de source absolument sûre, que plusieurs officiers allemands, obéissant eux-mêmes à contre-cœur à un ordre supérieur, ont dû forcer leurs soldats, le revolver à la main, à accomplir la besogne haineuse des dévastations. S'est-on bien rendu compte, en Suisse, de ce que signifie ce forfait?

avions ne sont pas rentrés"), on rougit d'avoir si longtemps méconnu un tel peuple. En Allemagne, plusieurs prétendent que l'Angleterre essaiera de garder Calais; ils le croient sincèrement, et cette sincérité même prouve combien ils ignorent tout le chemin parcouru depuis 1789; à propos de tout on en revient toujours à ce vice profond de leur psychologie: il explique l'agression, il explique la défaite.

Aujourd'hui, bonne causerie chez Mme M. D.; pourquoi se sent-on si bien à l'aise dans cette maison luxueuse, où passent tant de figures nouvelles? C'est le secret de la maîtresse de maison, simple, cordiale et grande dame; républicaine très à gauche, infatigable au travail, d'une netteté virile avec le charme féminin. Elle a de qui tenir, et nous raconte: „En 1814, le tzar Alexandre I passant à Montbéliard, il y vit ma grand'mère qui était à la veille de mettre au monde mon père. Le tzar exprima le désir d'être le parrain de l'enfant à naître; mais ma grand'mère préféra accoucher dans un grenier, sur un tas de sacs, et fit dire qu'elle était morte en couches, d'un enfant mort-né". — Mme M. est allée récemment à Noyon, porter des secours aux familles ruinées par l'invasion: on lui avait nommé en particulier une pauvre mère de cinq enfants; ne trouvant pas son logis, elle se fit accompagner par une autre femme, qui lui dit: „Certes, elle est à plaindre; de ses cinq enfants *il y en a un de trop*; mais il faut comprendre; la guerre est trop longue." — Le mot le plus vrai, le plus saisissant est de Mme M. elle-même: „La guerre actuelle n'est pas entre les nations; c'est une guerre civile européenne." Tout est là; la démocratie contre l'absolutisme; le devoir absolu d'aller jusqu'au bout; et, dans l'horreur d'aujourd'hui, l'espoir de demain.... Au fond, ce mot si vrai, formulé par une Française, c'est le sentiment de la France entière; c'est pourquoi elle tient depuis trois ans, sans une défaillance. Que saurons-nous faire, nous, pour dire notre gratitude?

ZURICH E. BOVET

(La fin au prochain numéro.)

□□□